

LE TEMPS DES VACANCES

par Raoul GIRARDET

DANS le ciel de Paris les drapeaux flottent haut à la brise de juillet. Demain le sable des plages sera doux et tiède sous les corps allongés. Sur les routes les vacances se préparent d'étonnantes performances. Le chef de l'Etat vient, d'un geste superbe, d'arracher dix millions d'hommes à la communauté nationale — dix millions d'hommes et par trop encombrants et par trop misérables. A la rentrée prochaine le dôme des Invalides recevra les drapeaux de quelques dizaines de régiments dissous. M. le ministre des Armées profitera de l'occasion pour parler d'Austerlitz et décorer quelques généraux. Les prêtres, dimanche, ont salué l'aube d'une ère nouvelle. « J'en remercie Dieu », dit Jean. « Tu le remercies d'être vaincu », demande Judith... (1)

Et certes c'est un spectacle assez étrange que celui d'un très vieux peuple qui, pour effacer une débâcle, prétend de ne pas la voir : ainsi la respectabilité bourgeoise commande-t-elle de dissimuler les faillites frauduleuses. Il reste cependant dans ce pays quelques hommes qui, pour avoir appris à l'âge de vingt ans à connaître le goût de la défaite, ne sont pas prêts d'en oublier la saveur. Nous savons ce que signifie le mot « exode » : ces foules perdues, ces visages défaits, ces bagages informes, notre mémoire sait les reconnaître. Nous savons aussi ce qu'est une armée qui fuit : camions trop bruyants sur les routes de la retraite, ce vaste déménagement militaire qui depuis plusieurs mois encombre les routes algériennes, ces images sont familières à notre souvenir. Nous savons enfin ce qu'est le respect qui va au vainqueur : la soudaine reconnaissance de sa sagesse et de sa modération, la courbure de l'échine et la lueur de complicité dans l'œil, une certaine façon de tendre la main vers celui qui a été le plus fort.

UNE nouvelle fois nous avons à reconnaître que la condition d'un Français est celle d'un vaincu. Une nouvelle fois nous avons à considérer que le peuple qui est le nôtre s'est dérobé devant l'épreuve. Il a été fait ce que tant de voix solennelles avaient juré qu'il ne serait jamais accompli. L'enjeu a été abandonné pour lequel on avait commandé à tant de jeunes hommes de se battre et de mourir. La trahison d'hier est devenue la vérité aujourd'hui... Le fait demeure; après tout, suffisamment important pour que l'on supplie les quelques esprits libres qui restent dans ce pays d'y arrêter leur attention. Il ne s'agit plus ici de juger la légitimité d'une guerre. Il s'agit de constater une défaite et de tenter de la situer dans son exacte mesure historique. Peut-être cette guerre était-elle absurde. Qu'importe : elle a été menée et elle a été perdue. Peut-être ces serments étaient-ils dérisoires. Qu'importe : ils ont été prononcés et ils n'ont pas été tenus. Pourquoi cette défaillance ? Pourquoi ce renoncement ? Pourquoi cette abdication ?

En vérité nous sommes devenus depuis quelques heures les citoyens d'un autre pays. Ce n'est pas une petite chose que le drapeau de la France baissé sur la terre africaine. L'histoire de notre peuple a désormais pris un autre cours. Le destin, pour nous, a pris un autre visage. Dans quel miroir saurons-nous le reconnaître ? Sommes-nous même capables encore de le reconnaître ?

DEMAIN : 1. — DEVANT L'HEXAGONE.

(1) J. Giraudoux : Judith, acte I, scène V.

eng.
Lombard
H. F. - 1962